

## COMPTES — RENDUS

**Henriette Walter:** *L'Aventure des mots français venus d'ailleurs*, Paris, Éditions Robert Laffont, S. A. 1997, 472 p.

Henriette Walter est professeur émérite à l'Université de Haute-Bretagne, directrice du Laboratoire de phonologie à l'École pratique des hautes études et présidente de la Société internationale de linguistique fonctionnelle. Avec André Martinet elle a collaboré au *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel*. Ses ouvrages comme *Le Français dans tous les sens* (1988, connu aussi des lecteurs tchèques grâce à la traduction de Marie Dohalská et Olga Schulzová, Prague, Jan Kanzelsberger, 1994) et *L'Aventure des langues en Occident* (1994), traduit en portugais, en italien et en espagnol, tous les deux préfacés par A. Martinet, avaient un grand succès auprès des lecteurs francophones et francophiles. *L'Aventure des mots français venus d'ailleurs* est une contribution, aussi érudite que passionnante, à la problématique des emprunts linguistiques.

Dans le domaine de la lexicologie, la description synchronique de la langue suscite une remarque concernant la motivation étymologique du mot. Le fond du lexique français est constitué par des mots latins, considérablement altérés par l'évolution phonétique (pendant laquelle ils se sont raccourcis par syncopes et par amuïssement des syllabes finales). Les mots germaniques (secteurs guerrier, de la chasse, des institutions, de l'administration etc.) et des mots gaulois et avant-gaulois (quelques dizaines d'appellatifs et quelques milliers de toponymes) sont également considérés comme autochtones. Après sa formation, le français reçoit d'autres mots qui sont déjà considérés comme des emprunts. Le terme d'emprunt désigne la réception d'un signe d'une langue par une autre. D'habitude, les emprunts sont des mots ou des racines de mots, mais il arrive que même des composants dépendants des mots sont empruntés (par exemple des suffixes).

Le livre comporte seize chapitres, dont certains sont consacrés à l'intervention lexicale des langues individuelles. Parmi le latin vulgaire, le gaulois et le germanique, dont les mots ne sont pas considérés comme des emprunts du point de vue synchronique, ce sont le grec et le latin classique qui ont eu une influence principale sur le lexique français, surtout sous la période de l'humanisme et à la Renaissance. Ensuite viennent les langues germaniques, surtout le normand, et, par l'intermédiaire des dialectes français du Nord, le néerlandais. Parmi les emprunts à l'arabe, il y a des mots du secteur de l'activité commerciale, de la médecine et de la pharmacie. Beaucoup de mots arabes ont été empruntés par l'intermédiaire de l'espagnol. Des mots empruntés aux

langues romanes ont donné une retouche caractéristique au français. L'influence du vocabulaire italien devient importante surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle (les termes artistiques, littéraires, commerciaux, militaires). Les emprunts espagnols sont plus rares, étant donné les rapports historiques moins intenses. La plupart des cas datent de l'ère du pouvoir espagnol en Europe (termes militaires et marins) et de l'essor littéraire du XVI<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles. Le portugais a apporté des mots relatifs aux réalités coloniales. L'occitan a contribué par quelques centaines de mots désignant surtout des fruits, des plantes, des animaux, mais aussi des noms des produits et des termes marins et littéraires. Il a également joué un rôle important de médiation des mots arabes et italiens. Un sous-chapitre est consacré aux langues slaves, dont seul le russe est important pour le français, ayant contribué par une cinquantaine de mots. Un paragraphe du livre traite des apports du tchèque (les mots *calèche*, *obus*, *pistolet* et *robot*). Le mot *coche*, qui est mentionné comme emprunt au tchèque par certains dictionnaires étymologiques, est traité ici de mot d'origine hongroise.

Par contre, une grande attention est prêtée à l'anglais, la source la plus puissante des emprunts récents. Leur histoire est aussi longue que le contact des deux langues (le vieil emprunt *paquebot*). L'invasion des mots venus de l'anglais commence après la Révolution et ne cessera plus. Les emprunts (les aller-retour) sont d'un intérêt particulier. Le mot français original (par exemple *tenetz!* l'expression utilisée dans le jeu de paume), qui avait été emprunté par l'anglais, retourne comme emprunt en français (*tennis*). En dehors de l'importation lexicématique, qui est bien documentée par les dictionnaires d'anglicismes, il y a aussi la question de la substitution lexicématique, qui ne touche que la structure sémantique du mot (par exemple l'analogie sémantique entre le fr. *réaliser* et l'angl. *to realize*, se rendre compte, a abouti à la substitution: le fr. *réaliser* s'est enrichi de la signification du verbe anglais). Enfin, la question des faux-anglicismes ne nous intéresse pas moins. Il s'agit des mots français qui sont formés à partir des éléments anglais, mais que l'on ne trouve pas dans la langue source (le cas des mots *lifting*, *smoking* etc.). Le problème est très étendu et ne se restreint pas aux lexèmes: on emprunte des éléments synsémantiques (*-ing*, *self*) et certains phénomènes sont observables même sur les plans syntaxique (*tennis-club*) et phonétique (le son  $\eta$  comme dans le mot *lifting*).

Outre les emprunts aux langues individuelles, l'auteur prête attention à d'autres sources d'emprunts. L'argot, qui, d'un côté, comporte lui-même un nombre de mots empruntés, et qui, de l'autre côté, fournit le vocabulaire à la langue commune. L'appellativisation des noms propres, toponymes et anthroponymes, est l'un des procédés fréquents de formation de nouvelles unités lexicales. Il s'agit en effet des métonymies de divers types, fondées par exemple sur le rapport entre l'inventeur ou le découvreur et l'invention ou la découverte (des noms de fleurs forgés sur des noms de savants: *dahlia*, *camélia*, *butéa*, *fuchsia*, *gardénia* ..., des unités de mesure physique qui ont à leur origine des noms de savants: *newton*, *joule*, *watt*, *pascal*, *volt*, *celsius* etc.). Des centaines de noms de lieux étrangers sont devenus des mots de la langue française. La métonymie repose ici sur le rapport entre le lieu de production et le produit (*jean*, *berline*, *bougie*, *bristol*) ou sur d'autres rapports (*méandre*, *phare*, *mausolée*). Cette origine est souvent évidente, comme dans certains cas que nous venons de citer, mais parfois, les unités sont parfaitement lexicalisées et ne trahissent plus leur origine dans un nom propre (*poubelle*, *silhouette* des noms de personnes, *palais*, *cuirre* des noms de lieux).

Les emprunts des diverses langues deviennent particulièrement nombreux dès la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, où apparaît, pour la première fois, le terme *anglomanie*, et ne cessent plus de se multiplier jusqu'à nos jours. Ils sont devenus un sujet important et fréquent des études lexicologiques, la cible des puristes, ayant provoqué même des dispositions légales (des listes

d'anglicismes et de leurs équivalents français proposés dans le *Journal Officiel de la République Française*). Or, la tâche de la linguistique n'est pas prescriptive, mais descriptive. Dans son ouvrage, Henriette Walter offre un aperçu des mots venus d'ailleurs, de leur sort souvent compliqué, donné par les rapports actuels entre les nations. Il ne s'agit pas d'une liste de défaites de la langue française à l'encontre d'une autre langue. L'auteur ne se plaint pas de cet état de choses. Par contre, elle a voulu démontrer – et a bien réussi à le faire – que les emprunts «enrichissent la langue de mille façons», témoignant de la capacité du français de tirer parti de ses contacts avec les usages linguistiques de ses voisins en les adaptant et en les intégrant à ses propres structures.

À la fin du livre, le lecteur trouvera une riche bibliographie et un index des mots empruntés (environ 10 000 unités), complétés souvent par des références au texte, qui permet d'utiliser le livre comme un dictionnaire.

*Jan Holeš*

**Pedro C. Cerrillo y Jaime García Padrino:** *Presente y futuro de la literatura infantil*, Cuenca, Universidad de Castilla-La Mancha 2000, 158 pp.

En 1999 se celebró en el Campus de Cuenca el décimo Curso de Verano de Literatura Infantil. Con este curso se ha cubierto una etapa de diez años de Cursos de Verano organizados por la Universidad de Castilla-La Mancha y se ha iniciado una etapa nueva de Cursos de Postgrado de Promoción de la Lectura y Literatura Infantil apoyados por el recién creado Centro de Estudios de Promoción de la Lectura y Literatura Infantil (CEPLI) con sede en la Facultad de Ciencias de la Educación y Humanidades en Cuenca. El objetivo de este centro es ambicioso: responder de una manera más variada a las exigencias de la literatura para niños del próximo milenio. Con el mismo desafío se afrontan también los autores de las ponencias publicadas en el presente volumen, como ya indica su título: *Presente y futuro de la literatura infantil*.

Pedro C. Cerrillo, director del CEPLI y, junto con Jaime García Padrino, director del Curso de Verano, aborda en su aportación el campo de la literatura popular, que divide en dos partes: la literatura popular oral y la literatura popular escrita. En el pequeño recorrido histórico por la literatura popular de España pone en relieve uno de los rasgos de ésta: su variabilidad. La fijación por escrito puede considerarse como una traición de este género, sin embargo, según opina el autor, es necesaria para mantener la riqueza de esta literatura en este mundo mediatizado a fines del siglo XX. Y hasta las versiones escritas pueden cumplir con su deber sin traicionar el rasgo básico del folklore, es decir dar a luz a distintas versiones, como lo demuestra el autor con los libros de Capercuta Roja, y transmitir a los niños la cultura de un pueblo.

La catedrática María Victoria Sotomayor Sáez presenta en su ponencia un balance de la producción española para niños en los últimos veinticinco años y reflexiona sobre los elementos característicos del lenguaje literario en cada uno de los tres géneros.

En la prosa narrativa es sobre todo el cuento literario y la novela corta que, con su forma breve y cohesiva, parecen más apropiados a la edad y características receptoras del lector infantil. La autora analiza los aspectos clave de la narrativa infantil moderna: el tiempo, el espacio, la focalización (quién ve) y la voz (quién cuenta), sin olvidar cómo los recursos de la literatura popular tradicional influyen en estos aspectos.

En comparación con la narrativa, la poesía y el teatro representan géneros minoritarios con evidente escasez editorial. En cuanto a la poesía, la autora subraya el predominio de recopilaciones de